

342

de
18613

Léon VAN AERSCHODT

AU MAGHREB

IMPRESSIONS D'ALGÉRIE



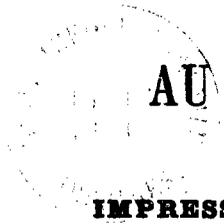
BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

1910

8^e L⁸ k
2213



AU MAGHREB

IMPRESSIONS D'ALGÉRIE

2
Lk 8
2913

Bruxelles. — Impr. J. JANSSENS, 25, rue des Armuriers.

Léon VAN AERSCHODT

AU MAGHREB

==
IMPRESSIONS D'ALGÉRIE



BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

ÉPÎTRE DÉDICATOIRE A MES AMIS

Vous voulez donc que je publie ce livre?

C'est fait.

C'est à vous que je le dédie.

Ma première pensée en divulguant ces lignes, est une pensée d'amitié et d'affection pour vous tous.

Le souvenir des sentiments qui nous unissent jouira, par cette dédicace, du privilège de prolonger, bien au delà du terme fixé à notre vie, l'existence d'un cœur qui, séparé de ses amis par un voyage, a voulu leur faire connaître, les impressions et les idées qui l'ont agité, pendant ces instants où il vivait loin d'eux.

Vous n'avez fait faire le premier pas, dans une carrière où les plus audacieux s'éclipsent tristement, s'ils n'ont pas à accomplir, par les lettres, une mission dans les arts, la société ou la science. Je pense, que d'autres jugent.

L. VAN AERSCHODT.

Uccle, le 11 juillet 1910.

AU MAGHREB

IMPRESSIONS D'ALGÉRIE

Confidence.

Qu'est-ce qu'exister? dit Locke.
C'est sentir.



Il y a quelque temps, je visitais les régions septentrionales de l'Afrique. Les idées et les sentiments, qui naissaient, en moi, à la vue de ces paysages inconnus, m'ont vivement impressionné. Chaque soir, j'annotais les souvenirs de la journée. A la fin du voyage, ces notes formaient un volume, dont chaque page traduisait un moment passé de ma vie. Mes sens, ma pensée et mon cœur se sont heurtés à la nature. Mon âme a confié au papier l'empreinte

des ébranlements qu'elle avait ressentis. J'en formai un livre.

Une chose m'a étonné, je tiens à vous en faire la remarque : En relisant ces notes, j'y trouve une âme triste. Pourquoi la mélancolie enveloppe-t-elle cette œuvre? J'ai cherché au fond de moi-même. J'ai remué mes souvenirs. La tristesse, qui pleure dans quelques-unes de ces pages, s'est dégagée des régions que je visitais et est venue se traduire sous ma plume.

C'est que je voyais plus que des palmiers, du soleil, de beaux sites. Ma vue ne s'est pas arrêtée à l'image, elle est allée au delà, elle a saisi l'idée, le symbole. Ces Arabes se sont présentés à ma vue, comme un peuple qui essayait un dernier geste, comme une nation blessée, à mort, tournoyant une dernière fois dans le vide avant de tomber sur le sol.

Je pensais à ces enfants du désert que Mahomet arracha aux pratiques de l'idolâtrie

sabéenne ; à ces hommes, amoureux de liberté, d'indépendance et d'espace qui, bientôt imbus de fanatisme religieux, s'élancent, un glaive à la main, conquérir le monde aux doctrines du Coran. Et je voyais des êtres sales, pauvres, déguenillés, dont les visages creusés de tristesse et les allures nonchalantes, trahissaient le découragement de l'âme. C'était tout ce qui restait de ce peuple qui avait joué un si grand rôle dans l'histoire du moyen âge.

D'abord nomade, dispersé sans unité, sans force, il devient, tout à coup, un maître politique, qui s'empare de la direction commerciale et scientifique du monde civilisé. Puis, c'est sa chute !

Ses institutions et ses lois cessent d'être en harmonie avec les principes de son évolution, il se désorganise, oublie sa nationalité, et s'en va poursuivre tristement sa destinée sur les sables brûlants et monotones du désert.

Je pensais à l'époque de gloire et j'écrivais en face de ruines. Voilà pourquoi, au milieu de ces paysages charmants, embrasés de soleil, j'ai senti souvent la glace étreindre mon cœur.

Parmi ceux qui liront ces pages, il y en aura qui baisseront la tête et murmureront tout bas : « Comme lui, nous avons chanté devant la belle et libre nature. Nous avons senti des larmes mouiller nos paupières ; nous voyons dans son âme un peu de la nôtre. Aux sentiments vagues qui flottaient en nous, il a donné une forme, et nous avons ressenti, dans ces quelques pages, un frémissement de notre propre vie. »

Vision de l'âme.

Un peu d'amour, quelques larmes... Un peu d'espoir, un peu de joie; beaucoup de déceptions... Toujours la course essouffée et haletante vers un inaccessible bonheur... Toujours sentir en soi un besoin d'idéal et toujours retomber, comme anéanti, au milieu des réalités les plus écoeurantes... Comme suprême ironie de l'existence, trouver au terme inévitable de la vie, le tombeau et la mort; voilà la légende de toute humanité.

Et l'homme cherchera à se distraire de ce désaccord de la nature, qui le pousse vers l'impossible et cause toute sa souffrance. Tou-

jours il demandera, à l'inconnu, la perte d'une illusion nouvelle.

Son cœur fait de désirs et de chimères se réveillera, en sursaut, pour secouer l'âme bêtement endormie par la vue des mêmes choses. Il voudra du nouveau. Après l'extase d'une volupté aux lèvres d'un être aimé, la poésie d'un rêve devant la beauté d'un paysage, l'enivrement des regards dans l'azur, et le souffle tiède d'un zéphyr, comme une langue qui passe sur la joue brûlante...

Aimer la femme, sentir la vie, magnifier la pensée, et s'en aller un jour, on ne sait où, perdre, peut-être, la dernière et la suprême illusion ; voilà l'homme.

Un soir de pluie, on est seul dans sa chambre. Le vent heurte les vitres... On s'ennuie... On a les nerfs agacés. On s'assied... On se relève... On s'étend dans une chaise longue... On ouvre un livre, un roman... On veut lire...

On se redresse, on fait quelques pas, puis on se rassied. On s'accoude au bord d'une table, on allume une cigarette et l'on songe... A quoi? A tout : Les idées passent, vagues, très vagues... L'imagination, enfin, s'arrête à quelque pays lointain, sous un ciel plus pur que le nôtre... Un matin on s'embarque, passant des jours, des semaines, des mois, sans penser à rien, sans l'ombre d'un effort.

Au retour, on croit sortir d'un rêve : on est retombé dans la réalité et l'on regrette ces heures passées, comme les meilleures et les plus belles de la vie.

Voyager, quel charme! Vivre d'espace... S'en aller vers l'inconnu. . Voir, tantôt l'Italie avec ses horizons veloutés de lumière; tantôt l'Egypte, ses sphinx, ses pyramides et des ibis qui passent comme des nuages roses dans le ciel bleu.

Suivre des yeux un horizon de toitures

rouges et grises, et la pointe des clochers qui s'abaissent derrière les vagues... puis la mer et les cieux... Quelques voiles blanches, au loin... Les mouettes qui suivent le navire, la lune qui baigne sa lumière comme une traînée de lave; les flots qui brasillent... Les étoiles qui montent dans cette autre immensité, la nuit!

.

Le matin respirer sur le pont un air rafraîchi et regarder avec un contentement intime, la mer argentée qui moutonne au soleil.

.

Là-bas apparaît une côte... Quelques montagnes brumeuses... Une autre terre, un autre continent, un autre ciel, et voilà Alger, la métropole politique et économique de l'Algérie qui, sur la côte orientale du Djebel-Sahel, offre aux regards éblouis son amphithéâtre avec ses gradins de maisons blanches et ses coteaux

d'émeraudes où la Casba trône majestueusement.

Des Arabes, des musulmans, des mosquées, mais, au sommet des édifices, plane le drapeau de la France.

Alger.

Deux villes.

L'une marque de souvenirs, les derniers débris d'un peuple qui meurt, l'autre laisse deviner le prochain triomphe d'une civilisation nouvelle.

La ville basse, c'est l'Europe transportée en Afrique, avec son commerce et le va-et-vient des gens affairés. D'un côté, la Méditerranée, de l'autre, une longue rue qui, bordée de maisons à arcades, traverse le quartier Français parallèlement à la mer... D'autres rues... Des maisons plus modernes... Plus haut, la rue de la Marine, centre du commerce juif : Le monde

s'y presse et s'y bouscule le long de petites boutiques. Puis c'est la rue Bab-Azzoun, en contre-bas, et une place qui évoque notre cher Bruxelles, car, à Alger, il se donne à la place du Gouvernement des concerts les dimanches et les jeudis.

La musique joue des airs connus, le monde cause et se promène... Au-dessus des têtes, les panaches des palmiers s'agitent dans la brise, en secouant de leurs feuillages, un bruit sec de soie qui se froisse... Le tableau s'arrête, à l'une des extrémités de la place, par le dôme blanc de la « Grande Mosquée », à côté de laquelle s'élance l'élégante « Mosquée de la Pêcherie » avec ses murs dentelés et son minaret, silhouette gracile se découpant dans le ciel bleu. Dans l'éblouissante blancheur de ces temples orientaux, vient se heurter, avec des reflets de bronze, une statue équestre du duc d'Orléans.

On n'a pas encore éprouvé la sensation d'avoir quitté l'Europe. On s'est rappelé un coin d'une exposition. Ces rues, ces places, où s'agite une foule cosmopolite et multicolore, n'ont pas encore dépaycé l'imagination. On a déjà vu, ailleurs, des chéchias à côté de chapeaux melons et de panamas. Ces turbans jaunes ou bariolés des vieux juifs, ces « haïk (1) » blancs des femmes arabes, un souvenir nous les rappelle défilant, parmi les chapeaux de nos élégantes... Ce qui amène à une réalité, jusqu'ici inconnue, ce sont les « Yaouleds », ces petits arabes cireurs de souliers, ces gamins, en gandoura, qui tourbillonnent autour de vos pieds et veulent, malgré vous, nettoyer vos chaussures. Faut-il donc, qu'en Afrique, l'étranger ait les souliers immaculés pour que ces mioches, aux visages basanés, aux traits

(1) Haïk : coiffure que porte la musulmane.

souvent simiesques, harcèlent, de leurs *Mossiou* et de leurs coups de brosses, le malheureux voyageur qui va, enfin, se réfugier à l'intérieur d'un café ?

Des tramways... Comme à Paris, comme à Bruxelles!... Des cafés où l'on s'attable aux terrasses... mais tout cela est plus beau chez nous; aussi se figure-t-on avec peine, des anachronismes se personnifiant dans ces hommes vêtus d'une gaudoura ou d'un burnous, prenant place, avec ces costumes primitifs et sauvages, dans les gracieuses voitures des tramways électriques.

Ces êtres sales, drapant leur fierté dans des guenilles, et cachant leurs regards fuyants sous le capuchon d'un manteau loqueteux; ces hommes, qui promènent à vos côtés leurs airs de spectre, trouvent un milieu plus approprié à leur physionomie dans la ville arabe. Ils sont comme un reflet de l'atmosphère qui règne

dans cet amoncellement de petites maisons où grimpent des ruelles sombres, sans issues, le plus souvent taillées en escaliers... Un repaire de pirates d'où s'exhale une odeur humide de fumée et d'où sort une idée de crime.

Des maisons sordides, trouées par des portes étroites, pesantes et cloutées... Au seuil, des marches en ruines... Plus haut, des solives noires soutiennent quelques planches délabrées ; à l'ombre de cet auvent des inscriptions religieuses, des versets du Coran ou simplement une main symbolique de Fathma qui doit écarter le mauvais génie... Comme des hublots aux flancs crasseux d'un navire et perçant la façade, des fenêtres, des lucarnes grillagées de rouille.

Surplombant la rue et se touchant presque par le haut, l'étage de ces maisons arabes est soutenu par des perches, étoilées d'araignées, et sortant tout arquées du mur.

Des mosquées qui se cachent entre les maisons, et, entre autres, celle de Mohammed-ech-Cherif, où l'on voit des musulmanes désireuses de devenir mère, implorer le marabout qui y est enterré...

De sombres défilés que plafonne un ruban de ciel bleu... Le jour baisse, l'air s'obscurcit sous des voûtes basses et humides. Parfois on voit des portes brisées à l'entrée d'un couloir où l'imagination croit lire ces caractères noirs, disant avec le Dante :

Lasciate ogni speranza, voi, che'ntrate.

On escalade et l'on descend tour à tour des marches gluantes. Le cœur est oppressé; mais, tout à coup, un rayon de soleil jaillit entre ces façades ténébreuses, comme un peu d'amour dans une âme désespérée.

Des bruits sortent peu à peu de l'ombre. Voilà, au détour d'un coin, des échoppes où

s'étaient en désordre des gousses de poivre rouge, des dattes, des grenades d'Afrique, des légumes, des gâteaux à l'huile, des viandes qui murmurent dans un essaim de mouches... Des fruitiers, des épiciers, des cordonniers...

Plus loin des marchandises se bercent au dos d'un chameau qui avance avec un balancement de tête, d'avant en arrière... Là, des mulets flanqués d'outres gouffées d'eau... Des Arabes nu-pieds, vêtus de sacs couleur de terre ou marron, stimulent, à coups de trique, leur monture harassée... Des femmes en « melhafa (1) » et des musulmanes, enveloppées d'un drap blanc; un voile cache jusqu'à la hauteur des yeux, leur visage où brillent deux prunelles noires et pleines de vie. Et comme, généralement, en Orient, la principale beauté de la

(1) Melhafa = espèce de vêtement formé de deux pièces d'étoffes nouées sur les épaules et s'ouvrant sur les côtés.

femme est d'avoir de grands yeux noirs, un épais trait de khól souligne leurs paupières et, dépassant le coin de l'œil, le font paraître plus fendu.

Un peu plus loin, accoutrées de brocarts et de damas, des femmes juives avec de larges culottes bouffantes... Des visages noirs, des figures basanées, des hommes couverts de hail-lons... des femmes en guenilles, d'autres vêtues de riches étoffes ouvragées d'or!...

Blotties, dans un coin, à côté de maisons sales, de coquettes grottes d'azur où des fées chargées de bijoux, provoquent d'un regard alangui, les voluptés du passant...

A la porte des « cafés maures »; étendus paresseusement sur des nattes, des hommes sinistres, avec de la poix dans les yeux; ils fument la cigarette ou la pipe. D'autres, accroupis dans leurs burnous, le menton aux genoux, rêvent tristement au seuil d'une porte...

Des effets magnifiques d'ombres et de lumières... Des perspectives sombres avec au fond des clartés... Du silence humide et triste... Quelquefois un lointain bruit de fête, puis une impression de mélancolie et tout à coup la gaieté d'un rayon de soleil!... Tout semble étrange et bizarre : Le regard se trouble, l'imagination crée et l'on croit vivre un conte des *Mille et une nuits*. Tout se précipite comme dans un rêve ou dans un cauchemar et l'on sent passer, dans l'âme, des frissons d'effroi et de délicieuses sensations d'artiste.

Enfin c'est la lumière, le ciel large ouvert... La Casbah et son Pavillon du coup d'éventail... Quelques eucalyptus, une terre aride. Au bout d'une allée monotone, le cimetière musulman d'El-Kettar et, au loin, Notre-Dame d'Afrique, au sommet d'une colline, comme une pensée chrétienne, voulant dominer l'islamisme.

Le Chemin des Aqueducs.

Parmi les plus belles promenades qui environnent Alger, je ne puis oublier le « Chemin des Aqueducs ».

La nature s'y présente délicieusement belle.

On monte une pente légère, d'où l'on voit, à gauche, la mer étendre son eau glauque au pied de montagnes, couleur améthyste, qui s'atténue à l'horizon...

Peu à peu, le long de la route, des talus s'élèvent sous des cascades d'arbustes, où grimpent, dans l'éclat verdoyant des feuilles, des fleurs écarlates, des fleurs blanches,... des fleurs bleues... Les lointains fondent leur ver-

dure veloutée dans l'azur du ciel. Puis, le chemin tourne dans une courbe gracieuse, et, quand il s'entortille entre les buissons sans laisser deviner une issue, on lève les regards, et de gentilles petites maisons dégringolent toutes blanches, avec des toits rouges, dans un immense tapis de feuillage... Bientôt, les arbustes coquets, qui masquaient l'horizon, glissent à gauche et à droite ouvrant, dans des perspectives nouvelles, des spectacles divins.

Des villas, fraîches comme des matins de printemps, charment la vue. Leurs murs blancs encadrés de faïences bleues, se cachent sous des lianes mauves. Des grilles ouvragées entourent les jardins, et le long de ces grilles, descendent de grandes feuilles vertes où s'entremêle le noir-bleuté des corolles comme des têtes de vipères qui s'entr'ouvrent, rouge carmin, et dardent des langues de flammes.

Des parterres d'iris parfument le zéphyr!

Des roses fleurissent le long des murs, et embaument l'air tiède qui passe comme une caresse. Des vasques de marbre blanc épanchent des nappes d'eau qui s'embrasent et s'irisent aux rayons du soleil, et tombent dans un bruit de perles.

.

En route pour le Jardin d'essai.

Le soleil lustrait les maisons et couchait des ombres aux coins des rues ! Des silhouettes suivaient les hommes.

Je sentais en moi, une langueur exquise, un contentement intérieur qui rendait tout gai autour de moi. J'étais heureux ; mon cœur se grisant de poésie, faisait sourire mes lèvres et rêver mes yeux... Je flânais dans les rues d'Alger. Mon ami, à mes côtés, savourait en silence un cigare. Peut-être pensait-il à Louvain, regrettant sur cette côte d'Afrique, son piano, pour pouvoir à défaut de poésie, tra-

duire en musique le charme qui l'enivrait. Peut-être songeait-il aux absents, à ceux qu'on quitte sans pouvoir un instant s'en éloigner de cœur.

Machinalement, nous étions montés dans un tram qui nous conduisit à la colonne Voirol. Où allions-nous ? Aucun des deux ne le savait... Nous pensâmes tout à coup au Jardin d'essai. Malheureusement nous ignorions le chemin. Une petite aventure nous dédommagea de cet incident, plutôt désagréable.

Une Italienne, très jolie!... qui se trouvait en face de nous dans le tram, et avec laquelle j'avais déjà tenté un petit bout de conversation, s'offrit avec son plus gracieux sourire, de nous servir de guide.

Sa voix était harmonieuse, ses yeux étaient trop beaux, pour ne pas me distraire... Je le lui ai peut-être dit, mais rappelons-nous seulement qu'elle nous félicitait de nous être

trompés de route et de pouvoir nous rendre au Jardin d'essai par Birmadréïs.

Et, vraiment, notre excursion ne manqua pas de charme : Notre Ariane nous signalait aux côtés de la route tout ce qui nous aurait passé inaperçu. C'est ainsi que nous visitâmes le « Ravin de la Femme sauvage », où l'on voit taillée dans la roche, entre deux grandes têtes d'homme, une silhouette féminine. Et notre compagne nous raconte que les gens du pays ont donné, par antiphrase, le sobriquet de « Femme sauvage » à une jeune débitante d'absinthe qui tenait un établissement, à cet endroit, vers 1844. C'était tout ce qu'elle paraissait savoir de la légende.

« Les figuiers de Barbarie portaient des fruits délicieux... Cette route était une des plus belles promenades d'Alger. » Et elle nous fit remarquer les bosquets d'arbres qui s'entassaient à l'horizon, comme un brouillard

verdoyant éclaboussé d'or, par le soleil d'Afrique.

.

Un tintement de grelots approche...

C'est un tram-car qui nous conduira au Jardin d'essai.

Un attelage à faire pitié. Deux squelettes quadrupèdes, collés dans une peau malade où des mouches viennent agiles et vives, rassasier, sur des plaies purulentes, leurs sales appétits. C'étaient les chevaux !

Deux cochers, dont l'un ivre veut à tout prix guider l'équipage. Le plus sage céda pour éviter d'en venir aux mains.

Le fouet claque sur le dos de ces haridelles efflanquées. Elles s'emportent et nous voilà partis.

A l'intérieur de la voiture, cinq Arabes empaquetés dans des burnous dépenaillés, sommeillaient, une cigarette aux lèvres, du jus de tabac au menton.

Nous, sur la plate-forme, nous nous demandons si notre patache se décidera enfin à se renverser ou continuera à nous jeter, tantôt à gauche, tantôt à droite.

Que le doute est affreux en pareille circonstance !

.
Beaux paysages!... Mais quelle route!... Des sillons, des précipices, des pierres, des mares de boue... Et quelle voiture! Quels cochers! Par moments, nous tombons l'un sur l'autre,... quand nous nous regardons, nous avons, l'un le chapeau sur l'oreille, l'autre sur le nez... Nous avons beau nous tenir à l'arrière-train du vénérable véhicule, nous nous bousculons...

Ajoutez à ces cahots, le bruit assourdissant des vitres qui tremblent et vous aurez, à peu près, l'idée des agréments que nous avons éprouvés en nous rendant au Jardin d'essai.

Le long du chemin, nous voyons les désastres causés en quelques heures — il y avait trois jours environ — par une pluie torrentielle, qui fit plusieurs victimes, entre autres une jeune femme.

Je n'ai pas demandé si elle était belle, si elle avait aimé, mais il est toujours triste de mourir jeune et sans avoir vécu son rêve. Revenant de son travail, elle passait le ravin qui longe la route; le pont qui la portait fut arraché par le torrent et la malheureuse se noya. Le receveur du « tram » nous montre à l'endroit du sinistre des solives, des planches noires et boueuses qui sortent brisées du flanc d'un fossé où l'herbe se renverse encore dans la direction qui mena le courant.

J'ai souvent pensé à cette femme, parce qu'on m'avait dit qu'elle était jeune, et que dans la mort de la jeunesse j'ai toujours vu une trop grande ironie! On est plein d'espérance,

tout est printemps. Ce sont des fleurs, ce sont des roses... Un premier tressaillement du cœur près d'un être aimé.

.
Mourir quand on est vieux est une suprême consolation ; c'est une délivrance ! On a épuisé ses forces, on n'est plus capable d'aucune énergie et si, alors, on n'a pas atteint son but, il est trop tard d'espérer l'atteindre encore, et il doit être doux de tourner ses regards vers la tombe, pour ne plus voir derrière soi, les mensonges de ses illusions et la chaîne de toutes ses souffrances.

Enfin, nous arrivons au Jardin d'essai. C'est vers le soir. Les lueurs du soleil cuivrent le ciel... La perspective d'une allée de platanes s'enfonce dans un horizon lilas rouge... On marche sous un dôme vert tendre... Les troncs d'arbres, à l'écorce tigrée, semblent les colonnes d'un temple... Au moindre bruit des feuilles,

qui frissonnent à la brise du soir, l'imagination évoque un peuple de prêtresses antiques... On se sent entraîné vers un état de rêverie... On a l'impression d'un vertige et l'on avance craintif et heureux avec l'idée de rencontrer l'autel d'une divinité païenne.

Peu à peu les distances se perdent; l'ombre troue d'immenses taches noires dans le feuillage.

On s'arrête émerveillé devant la féerie d'une allée qui fuit loin, très loin... Le soleil accroche une chevelure d'or dans les aigrettes géantes qui ornent les stipes gracieux des palmiers.

Ces palmiers se balancent sur les bandes roses du couchant. On ressent un doux frémissement; il semble que du fond du cœur monte le rythme d'un chant pour célébrer le tressaillement voluptueux de la nature qui s'endort.

Le ciel frise des boucles blanches dans le

feuillage sombre... De frêles rameaux se penchent au-dessus des routes comme si des sylphes venaient une dernière fois les agiter sur le ciel clair... Le fredonnement des oiseaux se disperse en sourdine, dans le silence qui tombe... Les dattiers remuent, de temps en temps, avec un bruit dur, leurs feuilles pennées de lances...

Tout se tait. Je n'entends plus que les soupirs entrecoupés des feuilles mortes, les battements de mon cœur et le murmure des branches mollement balancées dans la brise.

Je me suis assis, accoudé au coin d'un banc. Entre les palmiers, les aloès géants et les roseaux arborescents des bambous, j'ai vu le soleil se coucher dans une apothéose. Mon âme ivre de poésie, s'est envolée vers l'idéal, et dans ces régions pures du monde psychique elle a savouré l'enivrement des plus délirantes extases.

Les Mosquées.

L'intérieur des mosquées est fort simple : quelques piliers quadrangulaires surmontés d'arceaux en ogive festonné. Le mirob, espèce de niche tournée vers la Mecque. Pour toute décoration, quelques lampes suspendues au plafond.

Il est rare d'y rencontrer de petits dômes s'appuyant sur des colonnes de marbre ou de jaspe.

En général, la forme des mosquées est un carré.

Pas de vitrail. Le jour vient d'en haut. Un silence triste et mystérieux règne dans les

temples orientaux. On y respire le parfum de quelques cassolettes qui fument nuit et jour ! Pas d'image ! Pas de statue ! A terre des nattes symboliques. Sur les murs et sur les portes serpentent des versets du Coran.

Avant de pénétrer dans ces lieux de prière, on a rencontré une cour plantée d'arbres. Au milieu de cette cour, on a vu groupés autour d'une fontaine, plusieurs petits bassins de marbre destinés aux ablutions. C'est que les mahométans avant d'entrer dans une mosquée, doivent se laver le visage, les mains, les pieds et pénétrer sans chaussures dans le sanctuaire. L'étranger n'y est admis qu'en se chaussant de babouches.

Nous avons visité à Alger plusieurs mosquées, entre autres la Grande Mosquée et la mosquée de la Pêcherie. Celle-ci offre à l'intérieur l'aspect d'une croix latine, mais ne présente rien de remarquable qu'une chaire en

marbre finement sculpté et un manuscrit, in-folio, enluminé avec un luxe incroyable... C'est une copie du Coran. Une tradition musulmane nous apprend que, pour un fidèle, il ne suffit pas de connaître le livre d'Allah, qu'il faut l'avoir épilé et l'avoir copié. Parmi ces copies on a trouvé des chefs-d'œuvre d'enluminures, des exemplaires d'une grande valeur. De talentueux sultans mêmes, s'étaient prescrit comme devoir de se conformer aux préceptes du Coran et de copier le livre de Mahomet.

Pendant que notre guide nous apprend ces intéressants détails, voici qu'entrent dans la mosquée deux Arabes. Ils s'inclinent devant le Mirob et se bouchant les oreilles avec les pouces, ils lèvent dévotement les yeux au ciel; se mettent à genoux, baisent trois fois la terre, s'asseyent sur les talons, tournent la tête à gauche et à droite pour saluer... Qui?... Il paraît que c'est le prophète, les bons anges et

les mauvais anges qu'ils saluent ainsi. Le guide nous dit que quand le peuple s'assemble dans le sanctuaire musulman, la cérémonie devient plus solennelle : Les hommes se tiennent en bas, les femmes vont se placer dans les galeries du haut, et que tous se livrent, dans un mouvement d'ensemble, à cette gymnastique pieuse.

L'Imam dit à haute voix une prière que le peuple répète...

El-Kantara.

C'est la limite entre le Tell et le Sahara. Un ravin creusé dans une énorme roche marque la borne par une immense déchirure, crevasse béante sur un lointain montueux ; pâissante aquarelle qui s'efface dans une légère teinte de pourpre. D'un côté, un calme d'hiver, de l'autre une gaieté de printemps.

Un sentier passe en zig-zag entre les derniers vestiges d'un pont romain et l'écume plongeante d'une cascade, puis c'est le ciel bleu et des palmiers. Des palmiers si loin que l'œil peut voir. Par moments la route monte, et les stipes se fondant dans l'ensemble, on ne voit

plus qu'un immense ton vert, où des palmes sèches trouent des taches brun-rouille, et où jaillissent de loin en loin quelques aigrettes qui heurtent le tendre azur du ciel.

Des cubes de terre, formés de boue séchée au soleil et groupés sur un sol aride, constituent un village dont l'aspect efface tout souvenir d'Europe et rappelle l'Afrique avec sa civilisation primitive et sauvage.

L'intérieur de ces maisons en pisé, a quelque chose à la fois de sordide et de naïf. L'Arabe est bon enfant et semble ignorer la délicatesse du luxe le plus élémentaire. On ne trouve dans ces galetas, ni meubles ni chaises. Des chaudrons au mur, un plafond en troncs de palmiers, entremêlés de racine et de terre durcie, achèvent avec quelques nattes grossières sur le sol, toute la décoration du logis.

A El-Kantara les « cafés maures » ont conservé leur originalité. Des Arabes sales et

repoussants, étendus sur des nattes, jouent aux dominos en tournant de temps en temps vers l'étranger, leurs faces parcheminées, où rayonnent deux prunelles noires. Quand on a quitté cette modeste salle de jeux, des voix houleuses sortent, avec l'entrain d'une dispute, par la porte entr'ouverte... On serait tenté d'avoir peur, mais rien n'est à craindre, et on poursuit paisiblement sa route. La nature est belle! On se sent heureux. Le bleu du ciel, le sépia des routes et des maisons, le balancement lent des palmiers, l'éblouissement du soleil, tout s'harmonise délicieusement et compose la féerie d'un paysage riant imaginé dans un rêve... On avance avec volupté sous les palmiers où l'ombre légère exhale la chaleur moite d'une serre et le relent parfumé des sous-bois.

Un doux charme captive l'âme. Le regard s'alanguit, comme sous une caresse de femme, dans le large feuillage des figuiers où s'étalent

des fleurs cinabre, des fleurs blanches, des fleurs pourpre... Dans le silence, monte le bruit rafraichissant des séguias, qui barbotent mollement entre le vert mousse des cailloux humides. On rêve devant les échappées d'azur, qui viennent, comme des lambeaux de ciel, se déchirer dans les palmes. Le soir, des hommes drapés de blanc s'asseyent en cercle, fument la cigarette et causent ou narrent des contes, autour d'un feu de branches qui pétillent dans une lueur de forge...

Les Gorges de Tilatou.

Nous avons donc traversé les gorges de Tilatou! Cette excursion se fait à dos de mulet... J'enfourche donc mon bucéphale rustique et voilà qu'on galope, sans élégance vraiment, à travers plaines, montagnes, rivières. A chaque pas, l'inconnu apparaît splendide et superbe! Ai-je quitté la Terre? Dans quel monde merveilleux suis-je né, soudain? Dans quel astre? Dans quelle planète? Est-ce donc ici que commence la réalisation d'une de ces pages sublimes du grand Flammarion?

Quels mots peuvent exprimer ce spectacle? L'âme, seule, s'identifie avec la grandeur et la

majesté de la nature. On s'extasie. Les sens s'anéantissent, le cœur palpite comme au souffle d'une autre vie. Tout est si étrange, si beau !

De grands blocs de pierre, jaune soufre et rouges, se détachent sur le paisible azur du ciel, comme des turbans monstres pétrifiés dans les sables d'Afrique.

Des roches arides, des masses énormes et rouillées!... Des horizons harmonieux chatoyants de lumière avec des ombres et des clartés de soleil.

On est entraîné rêveur, par le mulet qui avance bêtement.

On monte, on descend et on remonte pour redescendre encore et se trouver dans une vallée profonde, sans issue, où, de tous côtés, se dressent, en surplombant la route, d'immenses rocs prêts à écraser le chétif passant.

A hauteur d'œil, se sont des perspectives

changeantes qui fuient vers des lointains sinués... Sur les côtés se superposent des escarpements rocheux aux stratifications horizontales et inclinées, des anfractuosités sombres où végètent des graminées décrépites. On grimpe les sentiers tortueux qui enrubannent le paysage. D'énormes calcaires, tatoués de nacre et de carmin, viennent glisser, lentement, les uns devant les autres, ouvrant un infini splendide où l'œil cherche en vain quelque forme précise...

Le sentier monte abrupt, étroit, rocailleux. Par moments, on passe dans une déchirure majestueuse, et on cherche dans ses souvenirs, un autre Roland qui, venant ici briser une épée, fit cette brèche colossale. Et, tandis que la mémoire et l'imagination remuent un tourbillon de pensées, le chemin rapetisse et s'enfonce, tout à coup, escarpé vers le lit d'un oued. On passe à gué dans l'écume de l'eau qui

clapote sous le sabot de la mule. Pour remonter l'autre rive, votre modeste monture fait un saut et vous rejette en arrière... L'excursion continue. D'autres sites se découvrent. Ici le sommet des falaises s'arrondit comme des crânes géants et chauves; là-bas, elles se dentellent comme les créneaux brisés d'un rempart antique. Serait-ce l'empire majestueux et imposant de la mort?

A peine un palmier ose-t-il montrer un panache triste et abattu! Si l'on voit un arbuste, il se cramponne dans un dernier effort et semble escalader péniblement le talus qui l'écrase...

On monte, on monte toujours! Peu à peu le bruit de l'eau, qui bouillonne dans le ravin, vient de plus en plus bas et n'est, bientôt plus, qu'un faible murmure comme le glissement d'un peu de terre, qui, du bord d'une tombe, s'égrène dans une fosse...

Au-dessus de nos têtes, la profondeur du

ciel. A nos pieds, un abîme ! A nos côtés, le flanc des roches, tellement avancé, qu'on marche sur une étroite bordure au bord du précipice. J'ai tremblé entre cet infini d'en haut et cet infini d'en bas. Que la destinée aurait eu beau jeu, si, à ce moment, elle eût voulu se jouer de ma vie !... Un faux pas de mon coursier déhanché, presque rien eût suffi pour me précipiter, avec ma stupide monture, jusqu'au fond du gouffre. J'y serais descendu avec la mort pour y résoudre en un instant le terrible et déconcertant problème de l'au-delà !...

De temps en temps, nous rencontrions, le long de la route, des indigènes venant en sens inverse. Quand il fallait se croiser, c'était un moment d'effroi : on devait se ranger de côté, se coller dans les roches comme des fossiles, parfois, même, se tenir à la limite extrême du précipice et agir avec ce sang-froid qu'on doit toujours avoir en présence de la plus grande

alternative de l'existence : la vie ou la mort.

Le tout allait toujours mieux qu'on ne l'avait cru, mais il était *toutefois* regrettable que de telles aventures devaient nous distraire de la contemplation du paysage. Heureusement le trouble était passager et l'on retombait insensiblement sous le charme de la nature : Éblouissement de la vue en face d'une majesté insoupçonnée!...

Quand le tableau devenait moins accidenté, et que les montagnes n'offraient plus que l'allure sinueuse de collines, notre guide nous dit que nous approchions d'un village ; et nous regardions les nombreux gourbis qui venaient se nicher dans les roches à mesure que nous avançons. Ils se superposaient les uns sur les autres avec la teinte grise de leurs murs de boue mêlée de paille et de cailloux. Autour de quelques-unes de ces misérables cabanes,

séchait, suspendu à des cordes, ou éparpillé sur des buissons rabougris, du linge multicolore, usé et rapiécé.

Les habitants de ces demeures troglodytiques, en général, étaient sales et vêtus beaucoup plus sommairement que les Algériens, surtout les femmes. Elles portaient une étoffe couleur marron, ou une grossière toile de lin confectionnée en forme de chasuble, comme en portent les prêtres de l'Église catholique. Ce vêtement ouvert des côtés laisse voir le profil nu du corps féminin.

Si la chair des femmes arabes n'a pas cette douce carnation des femmes du Nord, elle est plus ferme, et, dans son teint légèrement brûlé du soleil, se devine un ton chaud, d'un charme inexprimable qui s'harmonise si bien avec les formes graciles du corps...

Il ne nous est pas permis d'étudier plus longtemps l'expression plastique d'un type de

femme arabe; voilà un grouillement d'enfants; une centaine de petits Arabes presque nus, eux aussi, qui nous poursuivent, tendant la main et réclamant l'aumône. Ils ont encore l'air gentil, ces gosses, malgré leurs visages simiesques, tout barbouillés de je ne sais quoi et tout réjouis d'un petit sourire grimaçant!

Cette progéniture tourbillonne autour de nous, comme les gamins de nos villes autour d'un étranger bizarrement accoutré. Quand nous les regardions, il y avait dans leurs regards beaucoup de surprise, leurs attitudes trahissaient l'étonnement. Ces mioches pensaient-ils que nous étions tombés de la lune, ou que nous étions quelque curiosité, supraterrrestre? Je l'ignore...

Tout à coup, cette marmaille nous délaisse. Eh quoi? Sommes-nous devenus épouvantails?... Les voilà qui fuient à toutes jambes!... Nous nous interrogeons, nous cherchons à com-

prendre, nous demandons au guide, il nous dit d'arrêter. Nous descendons de nos montures, puis tout s'explique : Nous sommes devant la demeure d'un chef arabe; nous saluons le caïd. Il répond aimablement à notre salut. On nous présente. Nous tendons la main et ce seigneur d'Afrique la porte à ses lèvres et y dépose un baiser. Est-ce galant !

Nous entrons dans la demeure de ce prétendu satrape. Pas un palais ! Oh non ! Tout au plus une cabane modeste, une cahute, un taudis... Un soulèvement du sol, recouvert d'une natte, sert de siège, de table et de lit. — Les murs ? De la terre, des cailloux, de la paille hachée. Il faut être à la tête d'une tribu arabe pour être logé en pareille maison. — Le tour du propriétaire?... Ne rions pas... Nous avons l'estomac vide et sommes contents de pouvoir déballer nos provisions... Nous étalons, à terre, devant nous, notre pitance. Tandis qu'étendus

sur le sol, comme des sauvages, nous prenons avidement notre repas, les mouches viennent bourdonner autour de nos têtes, et s'assurer si nos mets sont suffisamment assaisonnés. Sans prendre le temps de penser si l'attention de ces diptères est appétissante, nous dévorons à belles dents notre gibier de basse-cour : un poulet. C'est qu'après trois heures de marche, on a le ventre creux et l'on mange de bon appétit, même chez les Arabes.

Après le déjeuner, chacun enfourche son mulet et nous voilà repartis vers la gare prochaine, Les Tamarins, où nous prendrons le chemin de fer pour Biskra...

Nous étions seuls dans notre compartiment. Installé aux portières, nous voyons peu à peu apparaître d'immenses plaines fauves et arides : le désert!... Des bancs de sable, des horizons sans fin où défile de loin en loin, une caravane de nomades... A la longue, le paysage

devient un peu monotone et le trajet énervant... On avance avec une lenteur, une allure de vieille locomotive usée, renâclante... Un vrai rapide!

Voulez-vous vous faire une idée de la rapidité avec laquelle nous volions vers Biskra?... Quelques ouvriers travaillaient sur la route à proximité de la voie ferrée; au moment où nous passions, ils remirent chacun deux sous au garde en le priant de rapporter un peu de tabac au retour...

Enfin, je pousse un gros soupir! J'ai entendu quelqu'un crier « Biskra! »... Le train s'est arrêté. C'était un soulagement de sortir de voiture et d'entrer dans cette belle oasis française. — Plus de cinq cent mille palmiers, dattiers, — nous dit-on.

Malheureusement, il est déjà soir. L'omnibus de l'hôtel attend à la sortie de la gare. Après le souper, nous accostons un jeune Arabe. Je le

félicite de la vitesse avec laquelle on voyage en Afrique. Je lui dis que le trajet de Les Tamarins à Biskra avait été très fastidieux, que j'avais plein le dos d'ennui et de fatigue et que je désirais me délasser ce soir...

Biskra.

Il y a donc dans cette superbe oasis des cafés-concerts où des Tziganes font applaudir leur engageante musique ! Nommons en passant le *Grand Café Glacier* où l'on peut délicieusement se rafraîchir à la terrasse et voir du cinéma à l'intérieur.

Nous laissons là ces endroits éclairés, ces cafés-concerts, car c'est l'Europe, c'est un peu de Paris, un peu de Bruxelles, c'est le monde de chez nous transporté en Afrique ; cherchons les imprévus des rues et des impasses sombres ; entrons dans le quartier indigène, là j'ai vu de belles choses.

Une froide clarté de lune projette dans ces

ruelles obscures des ombres bizarres, errantes comme des spectres. Des bruits confus troublent le silence de la nuit avec des cris de joie. De temps en temps, j'entends comme l'écho lointain d'une fête... Un murmure de foule, où des êtres rient, souffrent et s'amuse, et quand par moments le vent souffle entre les maisons, je crois entendre un tourbillon de joie mêlé d'un claquement de suaires. Tout est beau avec un air sinistre !

J'ai franchi le seuil d'une de ces portes mystérieuses d'où sortent les voix criardes d'un chant qu'on ne comprend pas et le bruit de tambourins qu'on agite. C'était un « café maure ». Quand j'eus soulevé le vieux tapis qui en masquait l'entrée, je vis un tableau très original.

Une fourmilière d'Arabes... Un grouillement de loques blanches et sales où s'entremêlent les tuniques rouges des spahis et des Mok-

hazni (1)... Un monde de déguenillés, entassés pêle-mêle, le long des murs, sur des banquettes.

Au milieu de la salle, un espace, à peine resté libre, permet à quelques Européens de s'asseoir à de petites tables et de prendre une tasse de café. Tout un peuple de clients cosmopolites s'y trouve assemblé, pour voir des Oulads-Naïls, exécuter la danse du ventre ou la danse du foulard.

Un plafond, appuyé sur des colonnes rectangulaires, écrase l'intérieur du café. Sur les murs, parmi des arabesques jaunes, bleues, vertes, rouges, viennent s'isoler, de part en part, quelques empreintes d'une main de Fathma.

Dans un coin, une ouverture en forme de petit portail, une espèce de niche de plâtre enfumé et qu'encadre une bordure de faïence

(1) Mokhazni = cavalier indigène.

bleue; c'est le fourneau du cafetier. C'est là qu'il prépare, entre quelques braises qu'il anime de son souffle, l'excellent et traditionnel « café maure ». Aux côtés latéraux de ce timide foyer s'étalent, sur des rayons de bois, des verres, des tasses, des plateaux d'étain rayonnants comme des soleils, des maniveaux tout pleins d'oranges, de figes, de dattes, de grenades, de bananes qui sollicitent l'appétit des consommateurs.

Au fond de la salle, une planche grotesquement décorée... Derrière cette planche, sur une petite estrade, des musiciens aux figures falotes et béates. L'un frappe de ses doigts un parchemin tendu sur une espèce de pot, un autre agite un tambourin; il y en a qui jouent de la flûte, enfin tout ce qu'il faut pour produire le charivari le plus assourdissant. C'est aux glissades de cette cacophonie que la danseuse arabe va rythmer ses mouvements!

La Danseuse arabe.

Un sourire aux lèvres, un diadème sur la tête, elle entre à petits pas. Elle avance comme une figure qui descendrait d'un relief égyptien. Levant alternativement les bras, elle porte sa main au front. Ses chevilles gracieuses égrènent des frissons d'anneaux d'or qui se touchent... Son cou, chargé de colliers, tend la tête et semble implorer un baiser. Son corps lascif et gracieux avance... avance... avec des ondulations souples d'avant en arrière, de gauche à droite. Autour d'elle serpente une écharpe de gaze bleue, comme une vapeur azurée enveloppant l'idole de caressantes arabesques... Elle se cambre, se dandine avec mollesse et

affection, et suit par les attitudes lentes de son torse et les mouvements langoureux de ses bras, le rythme trainant des tambourins et des flûtes... Beauté d'Orient, elle arrête, de moment en moment, son geste dans une pose de prêtresse antique...

Ses mouvements, tantôt lents, tantôt hardis, expriment les sensations de son âme, envolée dans une extase ou délirante de plaisir.

Comme une houri venant du paradis de Mahomet, ses grands yeux noirs chargés d'amour, s'alanguissent dans un désir... Son buste arqué se berce dans un roulement de hanches; des soupirs entr'ouvrent ses luxurieuses lèvres et son corps, avec l'indolente souplesse d'une volupté heureuse, se dresse et retombe dans un charmant abandon.

.

Cimetière arabe.

Elle était belle. Cheveux blonds, yeux bleus. Il y a un mois à peine, vous teniez dans vos bras, ce corps de fée aux langueurs exquises. Elle renversait, avec abandon, sa tête en arrière, pour sourire avec plus de grâce. Et dans ce sourire, passait avec une fierté câline l'éclat joyeux du bonheur. Ses bras blancs, avec l'élégance d'un col de cygne, entouraient votre tête de la fraîcheur rose de leur jeunesse... C'était le printemps, c'était la vie, c'était l'amour !

Puis, un jour, vous avez senti, dans votre cœur, un déchirement affreux, vous vous êtes penché, en pleurant, sur un corps glacé, vous avez posé un baiser sur des lèvres muettes...

Vous avez prononcé un nom de femme... Vous avez appelé ce cadavre par son nom! Et des larmes sont venues éteindre votre voix; des sanglots l'ont entrecoupée... Vous avez gémi de douleur et de désespoir.

La tête tristement baissée sur la poitrine, vous avez suivi quelque chose de noir qu'on emportait... Quand vous vous êtes arrêté, c'était devant une fosse... Dans cette fosse vous avez vu descendre un cercueil et de cette fosse vous avez entendu monter le bruit sourd, qu'un peu de terre en y tombant, vous envoyait comme un dernier adieu!

En rentrant chez vous, vous avez pleuré en silence, seul dans votre chambre...

De temps en temps, vous êtes retourné au cimetière. Vous vous êtes accoudé à la grille d'une tombe... Et chaque fois, vous avez pleuré. Il vous a semblé que l'âme de cet être aimé flottait, dans ces lieux mystérieux, entre

les croix de pierre et les monuments funéraires. Vous avez regardé vaguement les peupliers, les cyprès, les ifs taillés en pyramides qui balançaient entre les tombes... Vous avez passé seul, avec votre douleur dans l'âme, à côté de ces pelouses fleuries et de ces couronnes fanées, dont l'amitié et l'affection s'étaient plu à embellir le plus humble tertre funéraire où reposait un être aimé. Tandis que vous sentiez en vous un charme mélancolique, la brise soupirait dans les arbres, un sanglot mourait dans votre cœur, et un oiseau chantait une complainte sur la branche d'un saule.

Pourquoi êtes-vous retourné au cimetière ? Pourquoi vous êtes vous arrêté devant cette tombe en disant dans un soupir : « Elle est là!... » Pourquoi avez-vous jeté des fleurs devant cette humble croix, et vous êtes-vous agenouillé ? Pourquoi avez-vous prêté une voix au silence, en demandant une réponse à votre

désespoir?... C'est que là, à vos pieds, étaient, peut-être, ensevelis vos plus doux souvenirs, vos plus grandes affections, votre idéal, votre rêve et que vous espériez encore arracher à cette pierre tombale, un dernier murmure de consolation et d'espérance.

N'avez-vous jamais vu près des mausolées de marbre blanc, le voile noir d'une veuve qui, tenant un mouchoir à la bouche, secouait la tête à chaque sanglot qui soulevait sa poitrine? N'avez-vous jamais vu des enfants beaux comme des anges, pleurer sur une tombe devant une couronne flétrie, qui disait avec un ruban mauve et des lettres blanches : « A notre mère bien-aimée ! » N'avez-vous jamais vu ? Alors, oh alors, vous avez compris ce que c'est qu'aimer ! ce que c'est que souffrir ! Et vous avez senti combien il est pénible de vivre, après avoir perdu ce qu'on a aimé.

Que penser alors d'un peuple, sans en-

trailles, qui enterre ses morts à la hâte et les abandonne, sans autre sollicitude, le long d'une route? Un monticule de sable, aux deux extrémités duquel se dresse une brique de boue, ou un morceau de pierre. Pas de croix, pas de couronne, pas de fleurs. Pas de clôture. Des tombes oubliées sur le sable qu'emporte la brise. Aucun nom. Aucune date. Tout y est anonyme.

Le cimetière arabe ressemble plutôt aux dernières ruines d'un village écroulé qu'à une demeure, où viennent reposer, d'un éternel sommeil, ceux qui étaient, hier encore, des parents, des amis, des frères.

Pour l'Arabe, toute affection finit au tombeau.

D'autres peuples obligés de quitter leurs pays, emportaient comme leurs plus précieux trésors, les mânes de leurs pères. On a vu les Égyptiens embaumer leurs morts et pour les ensevelir, construire les pyramides, ces

premiers et immenses mausolées qui font depuis quarante siècles, l'admiration du monde entier.

Dans certaines régions de l'Amérique, des mères ne se sentant pas le courage d'abandonner, à la terre, le cadavre de leur enfant, viennent encore, lorsqu'il repose, presser leurs seins sur la tombe, et arroser de leur lait le peu de sable qui recouvre ce qu'elles ont eu de plus cher au monde (1).

Ne disons cependant pas que l'Arabe ne professe aucun culte à l'égard de ses morts.

Un jour, nous passions par un cimetière musulman. C'était un vendredi. Beaucoup de femmes voilées et drapées dans leurs accoutrements ordinaires, s'étaient assises près des tombes. Pensez-vous qu'elles avaient l'air triste, qu'elles pleuraient! Il y en avait qui formaient quelques groupes et qui devisaient

(1) LA HARPE, *Histoire des voyages*.

gaiement, comme en un jour de fête. Elles étaient joyeuses. Est-ce donc pour rire et causer que les Arabes viennent au cimetière?

Peut-être bien! Mais cependant ils viennent aussi jeter, sur les tombes de leurs morts, un rameau vert, et déposer, dans un orifice qui se trouve à l'une des extrémités du tertre, un petit pain et quelques cailloux qu'ils arrosent d'un peu d'eau. Pauvre pitance pour ceux à qui Mahomet promet ce qu'il y a de plus agréable, dans l'asile que Dieu a préparé pour ceux qui ont la piété. « Des jardins arrosés par des fleuves, une vie éternelle, des épouses purifiées et la bienveillance du Seigneur qui a l'œil ouvert sur ses serviteurs (1). »

(1) Coran, chap. III, vers 43.

Au Vieux Biskra.

Qu'ils sont beaux ces paysages d'Orient avec leurs tons clairs, leurs lignes sobres... Ces franges d'ombres et de lumières et le gazouillis des riots au pied des murs en glaise sèche.

Les couleurs se fondent avec une suave harmonie sous le glacis velouté du soleil.

Les regards charmés se reposent sur les maisons en cubes de terres pour fuir, ensuite, languissamment le long des murs ocre brun où s'avance une théorie lente d'hommes drapés de blanc, et où les palmes d'émeraude qui surplombent la route, promènent des mosaïques clairs-obscurs quand la brise heurte le dur feuillage des palmiers.

Des femmes lessivent dans les rues et penchées sur des oueds limpides, mêlent au murmure de l'eau, le bruit d'une étoffe qu'elles tiennent toute ruisselante au bout de leurs bras nus chauds de soleil.

Ces lavandières de Biskra, pour exprimer l'eau du linge, le piétinent et le tapotent de leurs petits pieds blancs, et les mains sur les hanches elles balancent leurs beaux corps sur leurs jambes bien faites... Par moments elles lèvent leurs grands yeux noirs, toujours insouvis d'amour, et suspendent leurs gestes dans une pose, comme pour fixer, dans le souvenir du voyageur, l'immobilité vivante d'un tableau d'Afrique.

Enterrement à Biskra.

Un bourdonnement de voix, des glissades de tons qui montent, descendent et se fondent en un chant monotone... Un bruit de pas, une foule qui se précipite et un peu de poussière qui monte... Dans cette foule quatre hommes portent sur leurs épaules un brancard recouvert d'un drap rouge. Quand ce cortège passe, les gens qui se trouvent sur la route se regardent. C'est un moment de silence. Autour des porteurs, les hommes et les femmes avancent en désordre. Ils courent. Pourquoi tant de hâte? Où va ce monde?... Au cimetière.

Ces Arabes vont inhumer une musulmane et accompagnent de chants funèbres ce cadavre,

qu'ils portent au lieu du repos. Il semble qu'ils n'arriveront jamais assez vite; ils courent pour se débarrasser de cette femme qu'ils ont aimée peut-être... C'est que la mort est une récompense, un soulagement aux souffrances d'ici-bas! Peut-être que celle qui dort pour toujours sous ce drap rouge, était fatiguée de l'ennui pesant du harem, qu'elle espérait des joies plus douces et qu'elle est partie pour le Paradis de Mahomet, vers ces jardins qu'arrosent des fleuves, vers ce séjour de la félicité suprême.

.

Les voix se taisent, on n'entend plus rien. Dans une fosse, creusée à la hâte, on a déposé la morte, la face tournée vers la Mecque. Les musulmans sont rangés en cercle. D'un côté les hommes, de l'autre les femmes. Ils disent une dernière prière... Puis, on comble la fosse, on élève un petit tertre de sable, on y plante

trois palmes vertes, un morceau de pierre à chaque bout, et l'on s'en va, amis ou parents, comme si on n'avait jamais connu celle qui repose dans cette tombe! Est-ce donc cela mourir chez les Arabes?

Un Mendiant.

C'était au seuil d'une mosquée. Un amas sale de loques blanches d'où pendent des lambeaux... Sous cet amas, quelque chose de vivant. Ces loques ? Un manteau troué d'où sortent des jambes nues, sales de poussière et humides de plaies. Et ce quelque chose de vivant ? Un mendiant dont la main décharnée se cramponne à un long bâton qui traîne sur le sol.

Le capuchon usé d'une gandoura promène sur sa face parcheminée des franges d'étoffes : stalactites répugnantes et mobiles qui se balancent devant deux yeux grands ouverts et sans prunelles... Des yeux d'aveugles avec dans les orbites du blanc aqueux injecté de sang... Des

yeux qui pleurent... Des yeux sans regards comme ceux que l'on voit en levant les paupières d'un cadavre. Mais, cet homme-ci, vit ; comme pour rappeler au voyageur le triste souvenir d'une figure biblique.

J'ai reculé devant ce visage, il me faisait horreur. J'ai passé en jetant une aumône à cette ombre humaine, drapée de haillons, d'où sortait le murmure d'une plainte ou d'une prière et j'ai vu s'agiter une main de squelette brune, crispée...

Pauvre vieillard ! Il était accroupi au mur de la mosquée comme une cariatide courbée sous la misère, comme un chrétien momifié dans les catacombes de Rome. Cependant le ciel était ouvert et ce n'était pas la lueur blafarde et sinistre d'un flambeau, presque éteint, qui éclairait cette figure pétrifiée !

C'était le soleil d'Afrique.

Je n'étais pas dans les caves voûtées d'un

antique hypogée!... Je voyais partout de l'air et l'espace!... C'était pourtant bien dans une rue de Biskra que j'ai rencontré cette ruine humaine, ce fantôme loqueteux!

Le soleil était si beau, si brillant! A mes côtés passait la jeunesse pétulante!... Plus loin, dans la perspective irrégulière des maisons terreuses, je voyais des flaques d'ombres et de lumières; des palmiers glauques où la brise, en passant, semait sur les palmes agitées, des éclats métalliques qui couraient, rapides, sur des clartés verdoyantes comme des rayons lumineux, le soir, sur les rides de l'eau...

Pourquoi la Nature montre-t-elle tant de laideur au milieu de tant de beauté?

Des palmiers. Du soleil. Un ciel bleu. Des plaines immenses blondes et moirées, comme la moisson de nos champs. Des arbres avec des oranges. Dans l'air un doux parfum de fleurs! Et le soir des horizons safranés où se

projette le balancement gracieux des palmiers ! Au loin, dans les couchants de cuivre, l'ombre grise des brebis qui paissent... Du silence... De la majesté... Des sites pittoresques et divins et, dans ce spectacle beau comme un rêve, dans cet Eden, dans ce Paradis, des hommes effrayants comme des spectres.

Le Désert vu du Col de Sfa.

Les remous flavescents d'un vaste champ de blés mûrs, fuyant dans la profondeur d'un ciel bleu?... Non!... La mer tigrée de vagues quand le soleil se couche avec des lueurs fauves, quand l'horizon rougeoie, quand les lointains saignent dans des reflets d'incarnat?... Non. Le soleil, presque au zénith. Un air brûlant. Une plaine morne où la houle s'immobilise jusque dans l'infini! Un immense linceul riant de clarté, où la souffrance humaine semble se contempler et se plaindre. L'ironie d'une gaieté dans ce qu'il y a de plus affreux, c'est là le désert.

Le désert, image triste et symbolique de la

vie ! Immensité aride. . Plaine qui, comme l'Océan, renferme des mystères dans ses vagues de sable. Il s'étend, calme, silencieux avec ses dépressions, ses vallées, sa végétation clairsemée et rabougrie.

Je vois au loin passer une caravane, comme une procession d'ombres...

Combien d'autres ne sont pas allés comme eux vers ces horizons toujours fuyants, pour ne trouver, après chaque effort, qu'une déception nouvelle. Et j'ai pensé à l'âme humaine, cette voyageuse inlassable perdue dans le désert de la vie.

Deux étapes suprêmes : le berceau et la tombe. A l'une tout commence, à l'autre tout finit dans l'inconnu. Ce sont les deux relais d'une marche qui n'est qu'un mystère ! Et pendant cette marche que de mirages !

La jeunesse, ses illusions, ses enthousiasmes, ses audaces... L'âge mûr avec ses regrets, ses

découragements, ses alternatives d'espérance et de désespoir. Un dernier sourire. Une dernière larme. Un dernier souffle...

L'âme a soif de bonheur et voilà l'oasis superbe, ses lacs bleus, ses palmiers ombrageants; on poursuit l'image : c'est l'ambition courant au triomphe de la gloire! C'est le cœur poursuivant l'objet de ses désirs; mais, après quelques étapes, c'est toujours une fatigue qui accable, une soif qui torture la poitrine, la mort du cœur et de ses espérances dans le plus horrible cauchemar. On jette encore un regard en arrière, dernier effort d'une agonie, et l'on pleure en voyant l'illusion accrochée en lambeaux aux griffes de la réalité...

Tu étais belle, langoureuse, ô toi avec tes cheveux blonds et tes yeux d'azur! Toi aussi, gourmande d'amour avec tes tresses d'ébène et tes grands yeux bavards; et toi, jeunesse timide, tu caressais un beau songe, tu comptais

déjà les roses dont tu voulais fleurir ton bonheur !... Hélas ! aujourd'hui, noires ou blondes, vous avez dans l'âme une peine, vous regardez l'illusion d'un instant, et vous vous demandez dans un soupir : Etait-ce là la vie?

Impressions du soir.

Le soleil se couche avec cette indéfinissable séduction orientale qui entraîne l'esprit vers la volupté d'une délicieuse rêverie.

La lueur indolente de l'horizon s'illumine de moment en moment comme un voile écarlate, orange et jaune soufre, qui se déchire et se fendille sur l'éclatante lumière d'une lointaine apothéose. Le cœur grisé d'extase suit l'envol des pensées, vers ces trouées éblouissantes de l'infini, et, comme si une musique divine voulait se marier à cette féerie indécise, on entend monter dans l'âme une cantilène d'amour... Il semble que des almées passent, en dansant, dans la gaze transparente de leurs voiles flot-

tants... Un cliquetis de bracelets et de perles fines résonne dans l'espace...

Des torsades de pourpre et de soie grenat flamboient sur le ciel fauve qui nimbe la terre de vermeil et d'or.

C'est l'heure silencieuse où l'oiseau fredonne sous son aile, un dernier murmure...

Les désirs voltigent comme des phalènes vers les clartés mystérieuses des sensations nouvelles ; on entend tout soupirer autour de soi...

Les bouquets touffus des palmiers accrochent dans la brise des froufrous de femmes et des frémissements d'étreintes.

Aux pieds des stipes, les séguias limpides chantent comme des bruits d'ailes qui passent. Tout est beau alors. Les ombres noires des caravanes défilent avec des auréoles, et les Arabes passent comme drapés dans un suaire de cuivre rouge...

Peu à peu, on voit glisser et se déployer à l'occident du ciel, des draperies de carmin et de bleu qui se plissent et se mêlent dans le gris perle de la nuit tombante...

Les étoiles montent avec lenteur dans le noir bleu où s'illuminent d'innombrables astérisques d'or...

On se sent bercer dans une langueur exquise et, dans les chairs, passent, comme des caresses, les frissons délicieux de l'immense nature qui s'endort dans une transparence de lune.

Souvenirs.

C'était à Biskra.

Très fatigué et me reposant dans ma chambre, je revoyais dans mon imagination, les différentes péripéties d'une excursion à Sidi-Okba :

Une course dans ce Sahara... Quelques caravanes de nomades... Çà et là des ossements dispersés dans le sable... Des lacs desséchés d'eau saumâtre... Toujours un horizon monotone, parfois montueux. L'espace se fondait en une plaine fauve et un ciel bleu. L'infini partout.

Je me rappelais la scène de notre entrée à Sidi-Okba où un Arabe de haute stature, le

visage brun et grimaçant, nous accompagna malgré nous, pour chasser les gamins qui incommodent l'étranger. Enfin, notre retour en char à bancs, où nous étions entassés pêle-mêle avec des Arabes laids et repoussants. Ma fenêtre ouverte encadrait des bouquets de palmiers sur un ciel rose, immense et sans nuage, comme une espérance de jeunesse. Il y avait dans ce tableau de la nature une agréable symphonie de couleurs qui enchantait mes yeux.

Je m'étais couché dans un fauteuil. Ma pensée se sentant plus légère par l'abatement de mon corps, poursuivait une course vagabonde à travers les souvenirs du cœur.

Les plus petits détails, les moindres incidents prenaient des grandeurs de beauté qui venaient délicieusement ébranler ma sensibilité. Alors j'ai pensé qu'on ne peut éprouver, sous un ciel étranger, un ravissement compara-

ble au bonheur de contempler, dans une réminiscence, cette image adorée que l'âme porte partout avec elle comme la statue de son idéal.

N'avez-vous jamais rencontré un de ces êtres qui réalisait, dans sa beauté, l'idéal de votre rêve?

Alors vous avez senti tous les instants de votre vie, hantés délicieusement par cette image chérie. Le repos, la tranquillité vous étaient impossibles. Une agitation cruelle torturait votre cœur d'une douleur mystérieuse mêlée d'espérance, de désespoir, de tendresse et d'amour, et vous avez soupiré comme si vous vouliez soulager votre poitrine d'un poids immense qui l'oppressait.

Quand vous étiez seul, vous avez penché votre front dans votre main, vous avez revu ces traits, vous avez souri à ce visage et vous avez parlé à cette ombre que votre imagination vous représentait avec une robe blanche, un sourire

aux lèvres et de beaux yeux pleins de promesses. Car, peut-être avez-vous vu cette femme, un jour, à sa fenêtre, pendant qu'elle travaillait ou écrivait quelque lettre. A côté d'elle s'entr'ouvrait, dans une teinte azurée, un petit panier à ouvrage, tendrement jaune comme le duvet d'un sous-aile de tourterelle. En face de sa chambre, la brise chuchotait dans le feuillage des arbres, et penchant, dans un baiser, les fleurs d'un parterre voisin, elle venait, avec leur parfum, agiter mollement les cheveux châtain qui se frisaient comme une mousse légère dans la nuque toute rose de cette Psyché moderne. Peut-être avez-vous entendu, en passant près de sa demeure, le chant d'un piano qui redisait avec l'âme de cette femme les sentiments sublimes d'un musicien poète qui avait aimé, qui avait souffert et qui avait confié à quelques notes les confidences de son cœur pour que la postérité redise, dans une émotion

sans cesse renouvelée, les aspirations toujours inassouvies de l'âme humaine.

Vous avez revu cette femme comme dans un songe charmant et, tout à coup, votre âme a vibré d'enthousiasme. Vous avez rêvé grandeur, gloire, richesses et honneurs, vous avez travaillé avec un dévorant désir d'aller vite, pour que si un jour, cette femme consentait à unir sa destinée à la vôtre vous puissiez lui donner avec les tendresses et l'affection douce d'un cœur aimant, la fière satisfaction d'avoir voué sa vie à un homme qui a toujours voulu chercher la gloire par le génie, la seule qui n'est pas périssable et brille d'un éclat immortel.

Dans votre folie, vous avez regretté de n'être pas roi et de ne pouvoir satisfaire tous les caprices de cet être adorable, afin qu'elle soit la plus heureuse des femmes, que vous puissiez bâtir pour elle des palais de marbre et faire vivre, au milieu de toutes les splendeurs de la

terre, cette beauté que vous avez aperçue et que vous suivez, partout, comme les astres et les planètes suivent, dans leurs cycles éternels, le soleil, ce foyer immense, qui sème sur les mondes de l'espace la vie et la gaieté.

Timgad.

C'est un tableau gigantesque. Des tons antiques; un ciel bleu pour fond.

Le soleil hache les clairs-obscur... On dirait une ébauche?...

Il y a, dans les lointains, des colonnades avec des fûts brisés et des chapiteaux qui s'ébrèchent dans l'azur. Des arcs de triomphe se meurtrissent sur l'horizon. Des soubassements se profilent en ruines et s'empâtent en taches brunes et blanches sur les côtés de larges routes dallées... Des amoncellements de pierres s'éparpillent, avec les tons d'un bois d'automne, dans un gris rose comme le plumage des tourterelles.

C'est la solitude et le recueillement du mystère dans la réjouissance d'une féerie de soleil.

Voilà Timgad telle que je la vis.

Avant 1875, on ne voyait là qu'un désert, un vaste cimetière où émergeaient dans les sables quelques pierres, quelques cippes, quelques stèles. En voulant ouvrir des tombeaux on déterra une cité. La Thamugadi des anciens avait dormi pendant des siècles, ensevelie au pied de l'Aurès. Vers 1880, elle ressuscita, vieille, délabrée, mais rajeunie dans un souvenir.

Dans les Ruines de Timgad.

A Timgad, parmi les décombres du Forum, je vis une table de pierre où quelques mots disaient :

« Chasser, se baigner, jouer, rire, cela est vivre. »

Belle vie que celle de ces riches débauchés de l'antiquité! Ne connaître que l'amusement et le plaisir. Arriver en chantant au terme de l'existence et mourir en magnifiant, dans un dernier regard de volupté, les bacchantes nues, parfumées de fleurs et exaltées d'amour. Et je pensais à ceux qui, aujourd'hui, répètent : « Faisons de la vie une immense partie de plaisir » et qui, partageant le jour et la nuit

entre les orgies de la table et celles de la chair, chantent et rient dans les bras parfumés de leurs maîtresses; et paient à flots d'or des frissons qu'on ne nomme pas; tandis que des malheureux souffrent de faim, et travaillent toute une vie pour ne laisser en mourant qu'une croûte de pain sec à des enfants qui, eux aussi, verront un jour, qu'ils n'ont vécu que pour la misère.

J'étais sur la route de Timgad à Batna, et, pendant que mes idées s'arrêtaient à ces souvenirs de fête et de souffrance, je passais à côté de deux ouvriers qui, courbés vers la terre, concassaient des pierres allongées, en tas, aux deux côtés de la route.

Leurs pantalons rapiécés, les traits anguleux de leurs visages décharnés, la maigreur de leurs bras nus, tout trahissait leur misère...

Décadence d'un empire... Ruine et disparition des familles... L'activité des classes

pauvres. L'ascension pénible et laborieuse des opprimés vers le triomphe de la démocratie... L'esclavage moderne, moins déprimant que celui des sociétés antiques, mais rendant encore le peuple malheureux!... J'ai regardé ces tristes victimes du sort, travailler avec courage sous le brûlant soleil d'Afrique ; j'ai emporté en moi leur image.

Que je verrais avec plaisir, les grands tendre la main aux réprouvés de la fortune et les montrer avec ces paroles de tendresse et d'affection : « Ce sont nos frères ! » Alors seulement on pourra dire qu'il y a du progrès dans la société, parce qu'on aura travaillé à mettre dans le monde un peu plus d'humanité.

LES GORGES DU RUMMEL

—

Constantine.

Je suis descendu dans ce ravin. De l'ombre. De la clarté. Du mystère! J'ai vu des roches brunes comme si elles avaient ruisselé de sang... J'ai levé les yeux pour voir un peu de lumière, un peu d'azur, et mes regards ont rencontré la pointe d'une falaise rugueuse, Sidi-Rached. C'était donc là que les sultans châtaient les femmes adultères en les précipitant dans le Rummel... J'ai regardé avec effroi la profondeur du gouffre et j'ai vu des hirondelles tournoyer avec grâce dans une clarté solaire. En descendant vers cet abîme, j'ai vu,

sous mes pieds, des cascades d'écume et à l'horizon de merveilleuses perspectives.

Des roches noires formaient une arcade qui se courbait en ogive sur un ciel bleu découpé, au loin, par des masses rocheuses ensoleillées. Puis, pénétrant dans une caverne sombre, aux émanations méphitiques et où une eau sale et putride coulait entre les pierres gluantes, j'ai entendu des claquements d'ailes et j'ai vu des corbeaux s'envoler.

Je suis remonté vers la lumière. J'ai parcouru la ville. Il y a là de bien jolies femmes ; sans exagération, elles sont très belles à Constantine.

Vues de profil, on dirait de superbes camées...

Elles ont un goût exquis dans le choix de leurs vêtements et savent assortir, avec goût, les couleurs et les tons qui relèvent leur beauté.

Les juives, surtout, sont exquis : bien

faites. Elles ont dans le regard des ceillades provocantes. Malgré leur mise simple, un peu baroque parfois, elles sont plus séduisantes que la plupart de ces « grandes dames » qui se promènent sur nos boulevards avec des charmes menteurs et des appas d'emprunt.

.
La femme restera toujours la fleur et la poésie de l'existence. Elle sera dans l'avenir ce qu'elle fut dans le passé : le foyer ardent et le moteur où l'homme vient puiser l'énergie de ses ambitions et l'enthousiasme de son génie.

La femme, mais n'est-ce pas Phrynée et Athènes divinisant la beauté; n'est-ce pas Aspasia et Périclès; n'est-ce pas Lucrece et le triomphe de la république romaine? N'est-ce pas Véturie et Volumnie dont les larmes touchent Coriolan qui laisse, alors qu'elle est sur le point de succomber sous les efforts des Volques, Rome se raffermir, pour continuer cet

enchaînement de victoires qui devait changer la face du monde? Et pour arriver à une époque plus près de la nôtre, ne voyons-nous pas en France, ce foyer de l'élégance européenne, le trône toujours entouré de favorites? Sous Henri IV, c'est Gabrielle d'Estrées, Henriette d'Entragues, Charlotte de Montmorency. Sous Louis XIV, que de femmes ne vinrent pas s'illustrer! M^{lle} de la Vallière, M^{me} de Montespan, M^{me} de Fontanges, M^{me} de Maintenon... Sous Louis XV, les royales amours n'ont-elles pas chanté toute la lyre, depuis la noblesse jusqu'à la bourgeoisie, jusqu'au ruisseau? Depuis M^{me} de la Vrillière, M^{me} de Vintimille, M^{me} de Mailly, M^{me} de Chateauroux, jusqu'à M^{me} d'Etioles qui devint marquise de Pompadour, jusqu'à M^{me} du Barry...

La femme, n'est-ce pas aussi M^{me} Roland, qui monte à l'échafaud condamnée par la haine des montagnards? N'est-ce pas enfin, sous

Bonaparte, M^{me} de Staël, à me du Cercle constitutionnel?

N'est-ce pas vers la femme que toujours se sont tournés les regards et les prodigalités des rois et des empereurs? Et j'ose affirmer que tous ceux qui ne ressentent pas pour la beauté un sentiment d'adoration, sont des êtres inférieurs et méprisables.

Tunis.

DANS LE QUARTIER DE MÉDINA

Le quartier de Médina est le quartier indigène de Tunis. Les rues moins étroites, les maisons moins sordides, l'aspect plus riant que prennent ici toutes les choses, tout rappelle un passé plus glorieux que celui de la métropole de l'Algérie, cependant, tout est arabe, mais tout paraît plus franc.

Les indigènes, mieux inspirés de la civilisation européenne, ont des allures moins fantastiques que dans les autres villes de l'Afrique du Nord. On voit avec satisfaction que la

France a commencé, et achève, en Tunisie une œuvre vraiment belle. Et cela sans contrainte.

Elle a respecté les croyances de l'Arabe, et son œuvre de modernisation s'est arrêtée à l'assainissement du quartier indigène, selon les grandes lois de l'hygiène publique. Le quartier Maure a conservé toute son originalité et sa couleur locale.

Ce qui arrêta particulièrement mon attention, c'était d'apprendre que les Arabes commencent à rire du brave Mahomet. Ils comprennent, aujourd'hui, que leur prophète ne se faisait apporter, par l'ange Gabriel, les versets du Coran qu'à mesure qu'il en avait besoin pour dominer la foule. Il y en a même qui osent douter de l'origine céleste du livre sacré, et qui regardent le mahométisme comme le rêve adroit d'un homme, habile à manier le peuple.

Les doctrines du Coran ont cessé, pour

plusieurs Arabes, d'être des oracles. La religion musulmane a subi le sort que subissent à peu près toutes les religions.

Il semblerait que certains dogmes religieux, quelle que soit l'origine de leur constitution, se changent en entraves au contact du progrès et que l'homme, reconnaissant sa force individuelle, travaille à affranchir, de plus en plus, sa pensée de toute autorité et de tout préjugé.

Nous avons flâné dans les rues du vieux Tunis, rencontré de beaux contrastes d'activité fiévreuse et de tristesse recueillie.

Quelques-unes de ces rues s'enfoncent sombres, sous des arcades qui se succèdent en fuyant dans des déchirures brusques de ténèbres et de clartés.

De moment en moment, des mahométanes passent comme des apparitions rayonnantes, trainant, à leurs pieds, une ombre mobile sur les dalles vernissées de soleil...

Du silence et de la solitude, tellement, que plus un être humain ne s'agite à l'horizon des ruelles, qu'une tristesse envoûte le cœur, et que l'âme rêve distraitement dans le bruit saccadé des pas qui froissent les pavés.

Plusieurs maisons portent, sur leur façade antique, une logia treillissée de petites pièces de bois, qui forment un réseau impénétrable aux regards indiscrets du passant.

Ces espèces de logias, qui s'appellent « moucharabiéhs », grillagent presque toutes les fenêtres et permettent aux épouses de regarder dans la rue sans se faire voir ; car, à Tunis aussi, quand une femme est trop belle, le mari est souvent jaloux. Mais, comme la beauté fut toujours enfant de l'amour, je n'oserais affirmer que, chez les musulmans, les impulsions du climat aidant un peu, les épouses ne se libèrent de temps en temps du pacte conjugal.

Carthage.

Delenda Carthago. Le rêve de Caton l'Ancien s'est réalisé. Des monceaux de ruines, des débris de statues, quelques sarcophages, c'est tout ce qui reste de la « rivale de Rome ». Carthage est détruite.

Les cités, comme les individus, ont donc un rôle à remplir dans ce monde !

Une circonférence limite le développement de leurs grandeurs ou de leurs bassesses. Quand les bornes sont atteintes, la cité disparaît, l'individu meurt ; il ne reste plus qu'un nom, mais ce nom peut devenir le symbole d'une œuvre, ou l'expression d'une idée qui se fait,

tout à coup, le pôle des intelligences et des cœurs.

Le présent vient aux prises avec le passé. Les archéologues fouillent le sol et, avec quelques débris de pierres recueillis dans les sables, avec quelques objets trouvés dans les tombeaux, ils ressuscitent et font revivre, aux regards de la postérité, les mœurs, les croyances et la civilisation d'un peuple disparu depuis plusieurs siècles.

Le savant, le poète et l'artiste viennent tour à tour, interroger les poussières des ruines, ou l'œuvre du maître, et demander aux dernières traces d'un peuple ou d'un génie, le résultat de ses efforts, tentés vers l'inconnu, le beau, la vérité et la gloire.

En présence des derniers vestiges de Carthage, j'ai vu revivre bien des souvenirs historiques, et j'ai senti dans mon âme un noble frémissement. Une impression de mélancolique

grandeur sortait de ces décombres. Il m'a semblé, par moments, entendre passer dans la brise les soupirs de cette reine malheureuse, dont Virgile a chanté les amours. Le crépuscule qui teintait le ciel, au loin, m'a rappelé la lueur du bûcher où Didon, délirante de désespoir, expira en se perçant le sein avec l'arme de l'infidèle Troyen.

Dernière Impression arabe.

Le peuple arabe est malheureux, il sent le péril de sa race. L'accablement dans lequel il se trouve serait-il le signe d'un sommeil qui réconforte, qui prépare le réveil des énergies et qui sera suivi par un sursaut, dans l'aurore illuminée d'une nouvelle grandeur, ou bien est-ce le symptôme d'un trouble, d'une inquiétude qui mine les dernières vigueurs, la dernière trace de vie, et précipite bientôt un cadavre sur le sol !

La postérité répondra.

Mais si un jour, le peuple arabe meurt, il y aura de lui quelque chose qui vivra et c'est ce qu'il aura eu de plus intime, sa poésie et

sa littérature. Car de tous les peuples qui n'ont point connu l'imprimerie, l'Arabe est peut-être le seul qui ait laissé la littérature la plus riche et la plus importante. On ne pourrait oublier qu'il mérite une reconnaissance éternelle pour avoir conservé les sciences des Grecs et des Hindous, pendant que l'Europe, plongée dans l'obscurité profonde de l'ignorance, n'aurait pu soupçonner le prix d'un aussi précieux dépôt.

Que les rails des tramways serpentent dans les pavés des rues nouvelles; que les poteaux électriques croisent dans l'air le réseau de leurs fils; que les habitations d'Europe dressent en Afrique leur bâtisse en pierres de taille; qu'on apporte tout le confort moderne, à côté du dernier monceau de ruines d'un logis arabe; qu'on envisage le monde musulman sous tous les problèmes de sa démographie; que la population européenne s'accroisse et s'acclimate aux lieux brûlants du Maghreb; que le crois-

sant symbolique de l'Orient disparaisse avec la pénétration des différentes nationalités et qu'il se forme, sous l'influence réciproque de toutes ces colonies, un peuple nouveau, au delà de la Méditerranée; l'Islam vivra. Et ses poètes rediront à tous les siècles futurs les idées et les sentiments qui ont agité l'atmosphère morale de son âme. Et cela seul suffit pour qu'un peuple vive.

FIN

TABLE

| | PAGES |
|---|-------|
| I. Épitre dédicatoire à mes amis | 1 |
| II. Confidence | 3 |
| III. Vision de l'âme | 7 |
| IV. Alger | 12 |
| V. Le Chemin des Aqueducs. | 21 |
| VI. En route pour le Jardin d'essai . . . | 24 |
| VII. Les Mosquées. | 33 |
| VIII. El-Kantara | 37 |
| IX. Les Gorges de Tilatou | 41 |
| X. Biskra | 53 |
| XI. La Danseuse arabe. | 57 |
| XII. Cimetière arabe. | 59 |
| XIII. Au Vieux Biskra | 66 |
| XIV. Enterrement à Biskra. | 68 |
| XV. Un Mendiant | 71 |
| XVI. Le Désert vu du Col de Sfa | 75 |
| XVII. Impressions du soir | 79 |

| | PAGES |
|---|-------|
| XVIII. Souvenirs | 82 |
| XIX. Timgad. | 88 |
| XX. Dans les Ruines de Timgad. | 90 |
| XXI. Les Gorges du Rummel. — Constantine. | 93 |
| XXII. Tunis. — Dans le quartier de Medina | 98 |
| XXIII. Carthage | 102 |
| XXIV. Dernière Impression arabe | 105 |



14/15/26
1.5